

A la lumière de ce que j'ai pu voir dans l'évolution de mon ami, tant spirituelle que mathématique (et les deux aspects sont étroitement solidaires), je vois qu'au moment où j'ai fait sa rencontre et où j'ai été impressionné par ses moyens intellectuels, par son acuité de vision et par sa vivacité de compréhension en mathématique, je ne discernais nullement un manque de maturité en lui ; ni (par la suite) les effets qu'allaient avoir sur lui son ascension sociale vertigineuse, en l'espace de quatre ans à peine, du statut d'étudiant inconnu à celui de vedette du monde mathématique et de professeur permanent, investi de privilèges et de pouvoirs considérables, dans une institution déjà prestigieuse. Je ne regrette pas de lui avoir facilité cette ascension et l'avoir rendue plus rapide - mais je constate que par manque de discernement et de maturité en moi-même. Ce "service" que je lui ai rendu n'en était pas un. Ce n'aura pas été un "service", aussi longtemps tout au moins que mon ami lui-même n'aura été jusqu'au bout de cette récolte-là, qu'il s'est préparée avec mon assistance insouciance

14.2.6. L'ambiguïté

Note 63 (1 juin) Dans les trois semaines depuis qu'est apparue cette constatation de "laxité" (ou de "complaisance", pour reprendre l'expression plus appropriée apparue entre-temps) dans ma relation a mon ami Pierre, j'ai eu l'occasion dans ma réflexion de me rendre compte plus clairement d'un certain manque de rigueur, d'une complaisance en moi. Ils se sont manifestés dans ma relation tout d'abord à celui que plus que tout autre je traitais en "être à part", mais aussi à d'autres mathématiciens pour lesquels je faisais figure d'aîné. Ce que j'ai détecté jusqu'à présent en ce sens s'est exprimé par une certaine ambiguïté en moi, et sans doute aussi en celui qui faisait figure d'élève, dans les situations où celui-ci reprenait à son compte des idées et méthodes qu'il tenait de moi, voire un maître d'oeuvre détaillé de tout un travail qu'il faisait, sans indiquer clairement sa source ni même parfois y faire allusion. De telles situations ont été assez fréquentes aussi bien dans les années soixante, qu'après mon départ et jusqu'en ces toutes dernières années. Il me semble que dans toutes ces situations, à un certain niveau j'en sentais l'ambiguïté, laquelle s'exprimait par une ombre de malaise, jamais examinée avant ces tout derniers jours. La motivation qui me faisait entrer dans le jeu d'une certaine connivence, et qui me faisait passer par dessus ce malaise sans jamais lui prêter attention, était dans le souci de me **conformer** à une certaine image que j'avais de moi, et de ce que devait être une soi-disante "générosité". La vraie générosité ne naît pas d'un conformisme, d'un souci d'être (et de paraître, devant soi et les autres) "généreux". Le malaise refoulé était à chaque fois un signe bien clair que cette "générosité" était factice, que c'était une **attitude**, non le don spontané, sans réserve de la générosité véritable.

Dans ce malaise je décerne deux composantes d'origine différente. L'une vient du "patron", du "moi" qui reste frustré, car il n'a su gagner à la fois sur les deux tableaux : participer au crédit pour un travail dont il sait qu'il y a eu une (plus ou moins large) part, et en même temps être à la hauteur d'une certaine image de marque, où figure (entre bien autres choses) l'étiquette-poncif "générosité". L'autre composante vient de "l'enfant", de celui en moi qui n'est pas dupe des attitudes et façades, et qui a la simplicité de sentir ce que cette situation a de faux³⁴(*). Non seulement de faux vis-à-vis de moi-même, mais aussi vis-à-vis de l'autre.

³⁴(*) (5 juin) Quand je dis ici que le malaise vient (en partie) de "l'enfant", c'est une façon de parler qui donne une image fautive de la réalité. Ce n'est pas la perception candide d'une situation fautive qui crée un quelconque malaise. Le malaise est le signe d'une **résistance** contre cette perception, d'un décollage entre la réalité bel et bien perçue à un certain niveau (ici celle d'une situation fautive), et une **image** de la réalité à laquelle je m'accroche (en l'occurrence, que je suis en train d'être "généreux" et que je ne saurais moins faire !), au profit de laquelle **j'écarte**, je refoule la perception inopportune. Dans le cas d'espèce, dès que j'abandonne la résistance et permets à la perception d'apparaître dans le champ du regard conscient, le "malaise" a cessé, en même temps que la situation fautive. J'allais ajouter "à supposer qu'il s'agisse d'une situation fautive impliquant mon présent, et non une situation se situant dans le passé". Mais réflexion faite, je me rends compte que ces situations fautives "du passé", dont je viens de parler, sont restées présentes comme telles jusqu'à aujourd'hui, ou du moins jusqu'à la réflexion d'il y a trois jours,